

soit de prendre le chemin de l'exil et des centres manufacturiers.

Tous les peuples ont subi des vicissitudes, des contrariétés, qu'ils ont dû supporter patiemment pour sauvegarder l'avenir de leur nationalité. Le temps est-il bien choisi pour se livrer au découragement, pour désertir la campagne et augmenter d'une façon imprudente la population des villes où la main d'œuvre devenant chaque jour moins productive, le travail diminuant, les chômages forcés, le prix de la vie plus élevé, toutes ces choses sont peu rassurantes pour l'ouvrier de l'avenir. Il y aurait de quoi faire réfléchir sérieusement nos compatriotes, s'ils étaient un peu au courant de cette importante question d'économie sociale, qui, malheureusement, n'est pas assez étudiée.

N'y a-t-il pas aussi, dans ce dépeuplement de nos campagnes, dans cet exode inconsidéré, un véritable danger national ?

Combien de nos compatriotes subissent dans les villes manufacturières un affaiblissement de leur patriotisme et de leurs principes religieux ! Je constate avec chagrin que beaucoup de nos Canadiens émigrés aux États-Unis, n'ont pas conservé leurs belles et saines traditions nationales. C'est le plus grand danger qui menace leur existence comme peuple distinct de l'élément américain.

Les enfants qui naissent là, qui fréquentent les écoles anglaises, rougissent, lorsqu'ils sont devenus des hommes, de parler notre belle langue française, la langue de nos aïeux, de la diplomatie et des grandeurs de la terre. L'insouciance d'un grand nombre de parents, lorsqu'ils ont traversé la ligne 45ème, n'a plus de bornes ; plusieurs ne savent même plus respecter le nom que leurs ancêtres ont porté noblement dans notre patrie, dans les luttes que nous avons soutenues pour la conservation de notre langue, de nos libertés civiles et religieuses.

Les premiers habitants de notre pays étaient de braves et honnêtes paysans, choisis parmi cette forte et intelligente race de laboureurs normands et bretons si attachés à leurs institutions. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient toujours su vaincre leurs ennemis, et qu'ils se soient montrés si grands au milieu de leurs revers. Le mobile de tout ce dévouement était dans leur attachement à leur foi et à ce sol fertilisé de leurs sueurs, arrosé de leur sang, dans cet amour de la patrie, qu'ils s'étaient engagés à conserver pur et intact et qu'ils nous ont légué en héritage.

A nous de conserver ce précieux dépôt. N'allons pas méconnaître le pain dans les centres manufacturiers, ne mangeons pas le pain de l'exil. Il reste, grâce à Dieu, sur notre territoire, de grandes forêts à défricher, des mines très riches à exploiter, des terres fertiles à cultiver, de grands et utiles travaux à entreprendre. La hache va-t-elle rester oisive dans les mains des vaillants travailleurs de nos Cantons ? Oh ! non. Si notre position est critique en ce moment, n'en continuons pas moins à favoriser la colonisation de notre patrie et à faire honneur aux nobles et intrépides premiers pionniers du Canada et de nos Cantons.

Cultivateurs, restez aux champs ; continuez l'œuvre de nos aïeux, rendez notre patrie grande, glorieuse et prospère. N'oubliez pas que l'industrie agricole est la base de la prospérité de tous les peuples.—P. BOUSQUET.—  
*Le Pionnier.*

*Resterons-nous Français ? Suite.*—En ore une citation du *Mail*, la dernière.

« Comme on le voit, nos amis les Français se fortifient dans chaque coin du Canada. Ils sont laborieux et moraux. Leurs vertus seules les feraient bien accueillir, mais le fait de venir contre nous est un argument contre eux. Bien que les Anglais ne pourraient pas, s'ils le pouvaient, s'opposer à l'avenir des Québécois, on peut tout au moins déjouer les projets des nouveaux venus en leur prouvant que l'empire anglais n'est pas encore affaibli. »

Ceci est un peu vague, mal défini, admet la puissance de l'un, la volonté de l'autre, des aspirations non prouvées d'un côté, une résistance possible ailleurs, mais il n'en est pas moins vrai que les Canadiens, comme nous voulons nous nommer, les Français, comme on veut les appeler, constituent un peuple laborieux et moral, dont les vertus ont été, sont et seront toujours une garantie de bienvenue partout là où ils iront.

Ils n'en est pas moins vrai aussi que partout où nous allons, nous transportons avec nous le génie assimilateur de notre race, notre goût épuré, notre franchise, notre gaieté, notre esprit chevaleresque, notre mépris des obstacles, nos familles nombreuses ; que partout où nous posons le pied nous prenons racine, nous restons, nous imposons le respect à ceux qui nous entourent, par notre moralité, notre esprit de famille, notre travail, et que nous absorbons nos voisins plutôt qu'ils ne nous englobent.

Deux générations suffisent souvent pour opérer ce phénomène.

Quant à la possibilité d'une rupture avec l'empire britannique, nous n'y pensons pas, mais si la chose arrive un jour, qui donc pourrait s'en plaindre en Angleterre ?

Chaque pays a les défauts de ses qualités ; le peuple anglais, habitué à prendre soin de ses intérêts matériels, avant tout, élève ses colonies dans le même sens pratique, et il s'en suit naturellement que le contrat étant basé sur l'intérêt, doit cesser lorsque l'intérêt cesse.

Les Américains dont les veines étaient pleines de sang, anglo-saxon, ne se sont souvenus des liens de famille quand leurs intérêts ont été menacés, et c'est avec la plus grande légèreté de cœur qu'ils ont secoué le joug de leurs frères. L'Australie rompra le lien colonial quand elle reconnaîtra qu'il est de son intérêt de le faire ; les Indes, le grand empire des Indes se séparera aussi un jour, et il en sera ainsi de chaque colonie, de chacun des grands tronçons qui forment cet empire sur lequel le soleil ne se couche jamais et qu'une seule chaîne fragile retient : l'intérêt.

Au reste, la grande question qui nous intéresse pour le moment n'est pas précisément la grande conquête du nord de l'Amérique, mais bien de conserver notre langue